

*La grande nuit noire posa son gant de velours. Oh, comme le ciel était sombre et vide ! Il fallait remettre les astres à leur place.*

*Edgar s'enferma dans sa bicoque. Des jours durant, il dessina des plans, noircit des feuilles et des feuilles de croquis. Il envisagea plein de choses : des ailes munies de turboréacteurs, des machines infernales hissant le village entier au-dessus des nuages, des fusées aérodynamiques... mais le résultat fut bien plus spectaculaire : une montgolfière. Une énorme montgolfière multicolore, avec une large nacelle d'osier, de quoi accueillir tous les amis d'Edgar et leurs objets à suspendre là-haut.*

*Le grand jour arriva, la bourgade était en liesse. Le hérisson gris, qui avait le vertige, fut chargé de couper les cordes retenant le ballon au sol. Doucement, le panier se souleva, avec à son bord, Edgar et ses compagnons. En quelques heures, ils déposèrent des centaines d'astres sur la voûte céleste, chacun à son gré.*

*Depuis, la nuit n'en est que plus belle. Ils ont même dessiné une grande casserole !*

— Je l'aime bien, cette histoire, mais je la connais par cœur. Il rentre bientôt, papa ?

— Ça fait seulement trois jours qu'il est parti. C'est une longue expédition, il t'a expliqué.

— Oui.

— C'est sympa, on se retrouve en tête-à-tête. Je vais te chouchouter.

— Mhhhh. Je. C'est... Non.

— Il nous appellera souvent. Allez, il est tard. Dors, maintenant. Un dernier câlin, mon roi papillon, mon prince pirate. Tu sais que tu es mon plus grand trésor ?

— Oui, je sais.

— Je t'aime. Tout ira bien. Bien sûr, tout ça est un peu nouveau. Mais on va se créer des habitudes douillettes, tous les deux, tu vas voir. Et puis papa sera heureux de te raconter ses aventures quand il rentrera. Toi aussi, quand tu seras grand, tu auras envie d'explorer le monde. Tu me demanderas de te lâcher les baskets. Il ne t'abandonne pas.

— Maman ?

— Oui.

— Tu ne pars pas, toi, hein ?

— Non. J'ai trop besoin de te sentir près de moi, tu sais bien.

— Quand on se réveille, je vais à l'école ?

— Oui, demain il y a école. À midi, tu manges chez Ernest, avec Anna...

— D'accord.

— Dors bien, petit crabe.

Il y a gros à parier que Léopold va se relever. J'allume la télévision, rien d'intéressant. Un concert lyrique sur ARTE, une cantatrice aux seins engoncés dans un brocart rouge s'égosille d'un air courroucé. Je rêvais de temps pour moi, en voilà. Je n'ai pas très faim, j'ai grignoté avec Léopold. J'ouvre le frigo, qui ne contient que des légumes, en extrais une carotte et la pèle distraitement en donnant de petits coups d'économiste, secs et hargneux, puis la croque en écoutant la radio, debout dans la cuisine. J'aime le jingle de *L'humeur vagabonde*, la voix de l'invité qui lit un texte, une mélodie bruissante en arrière-plan. Je n'écoute jamais l'émission, en fait. J'attrape juste au vol la mélodie enveloppante du générique. À cette heure-ci, d'habitude, je suis en train de cuisiner, de faire des constructions de Kapla ou de lire des histoires. Je sais que Léopold va se relever, mais je n'ai pas à m'occuper de son père. Je commence à me sentir libre, mais seule.

Je jette un coup d'œil à mes mails. Rien. Je n'attendais pas vraiment de message de Paul. Pas si vite. J'espérais peut-être un signe d'une amie ou quelques lignes avenantes de mon professeur d'anglais pour fixer notre prochain rendez-vous. Je rafraîchis plusieurs fois la page de ma messagerie. Rien. Je me décide à prendre une douche. Le jet d'eau chaude me délasse et je me laisse envahir par la sensation de ruissellement. Une voix ténue se fraye alors un chemin jusqu'à mon oreille pleine d'eau.

— Ma belette, elle a disparu !

C'est vrai, la belette au poil lustré est introuvable. Les cheveux dégoulinants et une serviette nouée au-dessus des seins,

j'inspecte sous le lit, dans les caisses à jouets, dans le coin des Lego, rien. Soudain, je me rappelle l'avoir glissée dans mon sac à main à la sortie de l'école, nous courons dans l'entrée. Sauvés, nous retrouvons l'animal sacré, qui donnera à Léopold son comptant de douceur et le mènera aux portes du sommeil. Mon fils serre la peluche contre lui en baissant les paupières. Nous nous enlaçons tous les trois et restons sans bouger quelques minutes. Je porte l'enfant et la belette jusqu'au petit lit blanc.

J'erre encore un moment dans l'appartement vide et finis par me coucher. Je me love avec plaisir dans le roman que j'ai entamé il y a quelques jours. Après une dizaine de pages, mon esprit vagabonde, je relis plusieurs fois le même paragraphe. Mon regard flotte un moment dans le vide. Je reprends ma lecture. Mes yeux piquent douloureusement. L'esprit reste sous tension, mais le corps baisse la garde. Je relâche mon étreinte sur le livre sans m'en apercevoir, sursaute au moment où je sens la bave mouiller ma joue, et dépose à la page où mon pouce est resté coincé un marque-page à tête de dragon confectionné par Léopold. J'ai plusieurs sursauts successifs à l'orée du sommeil. J'ai du mal à sombrer. Je laisse la lumière allumée et me pelotonne contre deux coussins.

Les journées sont calmes. Je suis concentrée sur mes travaux de relecture et j'avance bien. Un silence que je ne connaissais pas investit l'appartement, puissant félin avançant ses membres de velours dans un souffle chaud. Je crois que j'aime ça. Le soir, Léopold s'affaire seul dans sa chambre. De temps en temps, je vais jeter un coup d'œil discret. Il découpe, écrit, dessine,

dispose ses peluches autour de lui et réprimande, le sourcil froncé, ses élèves poilus au moindre écart. Pour cuisiner, je mets un peu de musique, laisse Cesaria Evora donner de la voix dans le salon. Paul et moi n'avons pas les mêmes goûts musicaux. Je réexplore ma collection de CD. La chaîne audio débloque, saute certains titres et en lit d'autres plusieurs fois d'affilée. Comme si elle composait sa propre playlist, avec ses morceaux favoris. D'autres appareils électriques me jouent des tours. À commencer par la sonnette, qui subitement n'émet plus aucun son. Le lendemain, c'est le lave-vaisselle qui, après avoir récuré assiettes et couverts dans un grand bruit de char d'assaut, refuse de s'ouvrir. Je ne m'énerve pas, étrangement. Il me vient l'envie de laisser les objets vivre leur vie, avec leur besoin de répit, leurs coups de gueule. Nous pourrions cohabiter en joyeuse et chaotique intelligence. Chacun ferait ce qui lui plaît.

Quelques jours plus tard, c'est au tour de l'ordinateur portable, la connexion Internet se coupe par intermittence, et Word finit par ne plus répondre du tout, se bornant à afficher un message sibyllin où il est question de corruption de fichiers. Là, je commence à m'échauffer. J'explore les différents programmes et ouvre tous les onglets possibles, en quête de l'option cachée qui pourra rompre le maléfice. Je finis par appeler Antoine, un ami. Il me promet de passer dans les jours à venir pour rétablir l'harmonie d'un clic enchanteur. D'ici là, je ne peux pas avancer dans mon travail. Paul aurait réglé ça illico. Je me détourne du portable après lui avoir jeté un regard haineux.

Un quotidien sans Paul se met en place. Maria, notre nounou, m'épaule. Je lui suis reconnaissante. Elle offre à Léopold un supplément d'amour que je n'aurais su où trouver parmi mes amis proches. Ce soir, en rentrant, je les trouve en train d'accrocher à grands coups de scotch une décoration vaudou sur la porte de ma chambre. Un tressage de brindilles cueillies au parc, couvert d'autocollants de dinosaures et enserré de rubans. Ils m'aperçoivent, rient sous cape et échangent des regards entendus. Maria part après nous avoir embrassés l'un et l'autre chaleureusement.

Pendant le repas, Léopold parle sans cesse, ce qui ne lui ressemble pas. Il me raconte dans le détail sa journée à l'école. Nous finissons un curry de lentilles un peu trop épicé lorsqu'il prononce cette étrange phrase :

— J'ai dit, d'accord, Ernest, tu peux monter le premier, mais mon *Shogguff* n'appréciera pas, et tu risques d'avoir de gros ennuis !

Je souris. Léopold a toujours eu un ami imaginaire. Il s'appelait « Djodjo » jusqu'ici, mais les choses peuvent évoluer, après tout.

Je me suis fait violence et j'ai décidé de ne pas laisser Léopold dormir avec moi. Son petit corps chaud sous la couette et sa respiration régulière, ce serait si bon... Je l'entends parler dans son sommeil, peu après minuit il se réveille, s'extrait de son lit d'un bond d'éléphant et vient se blottir contre moi. Je l'étreins et le caresse comme une peluche. Nous restons serrés l'un contre l'autre de longues minutes. Ses yeux sont mi-clos, il est presque rendormi lorsque je le porte dans sa chambre et le borde délicatement. Ma main s'attarde dans ses cheveux. Le contact de mes doigts sur son cuir chevelu m'apaise et abaisse ses paupières sur ses globes oculaires dans un roulis d'abandon.

Le matin, il me raconte son rêve :

— Nous étions à la montagne, toi, papa et moi. Nous prenions un petit train qui monte haut, haut, haut, et pendant le trajet nous avons vu des marmottes en train de rigoler entre des rochers. Au sommet, nous avons pique-niqué au bord d'un lac brillant, et puis nous avons marché jusqu'à un petit chalet. Là, nous nous sommes assis en terrasse et avons demandé un sirop de sureau, mais ils n'en avaient plus !

Le sirop de sureau fait soudain sursauter quelque chose dans une région reculée de mon cerveau. J'ai fait le même rêve ! À ce détail près que je n'étais pas avec Paul, mais avec un bel homme à la peau mate qui posait un regard bienveillant sur moi et Léopold.

Les semaines suivantes, nos rêves se ressemblent beaucoup. Souvent, il s'agit de l'Antarctique, de grands espaces blancs couverts de glace. Des manchots et une équipe de scientifiques sont souvent les protagonistes. Il y a même des morses et un bateau pris dans la banquise. Je ne dis pas à Léopold que nous rêvons de choses semblables. Je ne parle à personne de cet onirisme partagé, en fait.

Je reçois un message laconique de Paul, qui me dit que tout va bien. Nul affect dans les quelques mots composés sur son écran de téléphone. Ce n'est pas froid, juste détaché.

Mon as de l'informatique vient assez vite. Antoine remédie à mes ennuis en un temps record. Une fois que Léopold est endormi, nous nous installons sur la terrasse. Il fait frais, nous enfilons des vestes et mangeons une tarte aux légumes en buvant du vin. C'est un ami de longue date, sa présence me rassure. Je ne m'épanche pas. J'évoque brièvement mon ras-le-bol des travaux de correction et mon envie de m'échapper quelque temps avec Léopold. Il ne me parle pas de Paul. Nous rions bêtement de folles nuits traversées coude à coude, autrefois, et de nos désarrois ancestraux. Avant de partir, il me propose de passer un autre soir pour réparer notre sonnette, mais je décline son offre, ce n'est pas nécessaire.



Les jours suivants, je travaille d'arrache-pied. Je veux rattraper le retard que m'a infligé cet amas de microprocesseurs. Les textes que je corrige sont truffés d'erreurs grammaticales et déstructurés. Le découpage en paragraphes est parfaitement illogique. Je m'applique, essaie de disposer plus harmonieusement les idées sans les dénaturer. Certains passages sont incompréhensibles. Si j'avais un pied dans l'organisme commanditaire, je tenterais d'interroger l'auteur, mais dans ma situation de sous-fifre externe, c'est peine perdue. Ces travaux d'Hercule me découragent. Lorsque je me suis engagée sur cette voie, je pensais y trouver une certaine liberté, l'idée d'échapper aux monotones horaires de bureau et de transporter mon ordinateur au gré de mes désirs me séduisait. Finalement, je me sens prisonnière, enchaînée à cet écran qui me suit partout comme une pensée sombre... Et la mastication des mots des autres, la rumination de leur substance indigeste, altèrent mon mental déjà trop enclin à ressasser ce qui lui tombe sous la main. Je voudrais formuler une pensée qui me soit propre. À moi. Née d'un lobe de mon cerveau. Trouver les mots justes pour dire ce qui m'habite.